

VAINE ATTAQUE



Madame Jeunemariée. — Ça n'est pas la faute du dindon, si tu as été maladroit. Le boucher m'a assuré qu'il était de première qualité et...

Mr Jeunemarié (se préparant ferme pour une nouvelle attaque). — Je te crois, ma chère, ce dindon semble, même dans la mort, ressentir l'effet de mes reproches.

L'HIVER

(Pour le SAMEDI)

A Melle Rose-Alba Reid.

Les fleuves, les marais, les lacs et les étangs
Se sont enveloppés dans leur manteau de glace.
Les nuages vermeils ont dû céder leur place,
Et les brises d'été fuient la fureur des vents.

Le froid a ravagé nos forêts et nos champs,
La neige sur la terre en couvre la surface,
Et la rafale hurle, et le vent nous menace
Par ses rauques soupirs, ses cris, ses sifflements.

On n'entend plus le chant de la douce hirondelle,
Ni les tendres refrains de sa sœur Philomèle.
La nature est sans force, et les oiseaux sans voix.

La mort va visiter le pauvre en sa chaumière :
Elle étirent à la fois, les fils avec la mère,
Et sa rage s'étend aux habitants des bois.

Montréal.

A. BEAULIEU.

BONNE PETITE NATURE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES : PAUL HERBIER, Commerçant, 26 ans.
ANGÈLE HERBIER, sa femme, 22 ans.
LE GARÇON DE RESTAURANT, jeune âge.
M. et Mme BEAULAPIN, personnages muets

La scène se passe à Paris, dans un restaurant de la rue de Richelieu ; ce restaurant est au fond de la cour ; on n'y mange qu'à prix fixe (cinq francs le dîner, payé en entrant). On a le droit, il est vrai, de prendre des suppléments. Les dîners se font par petites tables et le vaste hall situé au fond de l'établissement n'en contient qu'une kyrielle. Angèle et Paul sont assis l'un en face de l'autre et la table qui est auprès d'eux est inoccupée lorsque...

LE GARÇON. — Vous avez choisi le second plat ?

PAUL (à sa femme). — Qu'est-ce que tu prends ?

ANGÈLE. — Le train de côte me semble tout indiqué !

PAUL. — Donnez deux trains de côte. (Silence.)

PAUL, le rompuant. — Comme tu parais triste ?

ANGÈLE. — Mais non, tu te trompes, je ne vais pas me mettre à rire aux éclats pour t'être agréable et nous faire remarquer.

PAUL. — Ça n'est pas ce que je te demande, mais depuis six mois que nous sommes mariés je ne t'ai jamais vu un moment d'expansion ; tu es toujours triste.

ANGÈLE. — Toujours. (Nouveau silence.)

LE GARÇON. — Les deux trains de côte ! (Il sert et va pour s'éloigner ; à ce moment paraît un monsieur âgé d'une trentaine d'années accompagnant une dame fort élégante et fort jeune. Par ici, monsieur, madame ; vous ne serez pas dans les courants d'air ! (Et tout en parlant il avance la table placée à côté de Paul et d'Angèle. Machinalement la dame se met sur le divan à côté d'Angèle, le monsieur s'assied à côté de Paul.)

ANGÈLE, dont la figure se transforme subitement et qui devient souriante. — Dis donc, chéri...

PAUL (avec un soubresaut). — Tu dis ?

ANGÈLE (tendrement). — Il ne te manque rien, mon chéri ?

PAUL (bouche bée). — Non ! Merci !

ANGÈLE (qui profite de sa stupéfaction pour lui envoyer un baiser du

bout de ses doigts roses). — Bien vrai, au moins ? tu n'as pas l'air de manger !...

LE GARÇON. — Et après ça ?

PAUL. — Après quoi ?

LE GARÇON. — Les trains de côte...

ANGÈLE. — Je prendrai une asperge.

PAUL. — Moi aussi.

LE GARÇON. — A la sauce ?

ANGÈLE. — A la sauce. (Silence.)

ANGÈLE (bas). — J'aime beaucoup les asperges ; eh bien ! j'en aime encore mieux que les asperges.

PAUL, à part. — C'est épatant ! Qu'est-ce qui lui prend donc ? (Angèle prend très ostensiblement la main de Paul et la lui serre amoureuxment.)

ANGÈLE (entre haut et bas). — Tu m'aimeras toujours ainsi, Paul ?

PAUL (gêné). — Mais... oui...

ANGÈLE (passionnément). — Parce que, vois-tu, si tu ne m'aimais plus... Eh bien, je me tuerais.

PAUL (suffoqué). — Vraiment ?

ANGÈLE. — Oh ! je n'hésiterais pas, et, mieux que ça, j'ai déjà choisi mon genre de mort ; je veux que cela ne soit pas ordinaire.

PAUL. — Ah ! qu'est-ce que tu ferais ?

ANGÈLE. — J'irai t'attendre à la porte de ton bureau, et lorsque tu en sortiras dans ton coupé, je me jetterai sous les roues et on ne relèvera qu'un cadavre en morceaux.

PAUL. — Eh bien, tu en as de gaies !

LE GARÇON. — Voulez-vous un entre-mets ?

ANGÈLE. — Non, merci, je n'ai plus faim.

PAUL. — Tu ne veux pas un parfait ?

ANGÈLE. — Non, mon chéri, non : l'amour me nourrit.

PAUL. — Donnez-nous deux pots de crème et deux mendiants. (Silence pendant lequel Angèle regarde Paul avec des yeux extra tendres.)

PAUL, à part. — Qu'est-ce qu'elle a donc ? Mais qu'est-ce qu'elle a donc !

ANGÈLE. — Tiens... une philippine ! Nous verrons lequel des deux pensera à embrasser l'autre le premier matin. Tu verras que ce sera moi.

PAUL. — Ça m'étonnerais !

ANGÈLE. — Oh ! si on peut dire ! Méchant ! va... (Ils se lèvent, le garçon vient les aider à mettre leurs vêtements.)

ANGÈLE. — Dis donc, mon loup, aide-moi à rentrer mes manches. (Paul va pour faire ce que lui demande Angèle.)

ANGÈLE. — Non, ça n'est pas la peine. Tiens ! (Elle l'embrasse très fortement.)

PAUL. — Mais elle est folle ! (Angèle se pend amoureuxment au bras de Paul et sort du restaurant la tête légèrement inclinée sur son épaule. — A peine au dehors, elle se redresse.)

ANGÈLE, très durement. — Tu sais, Paul, faut pas croire un instant à tout ce que je viens de te dire. Si tu te montes la tête avec ça, tu as tort. C'était à cause de

M. Beaulapin. Eh bien, quoi ? Tu me regardes comme un événement.

Il n'y a pas de quoi !

M. Gustave Beaulapin,

c'était mon prétendu,

il y a un an, alors que

je ne te connaissais

seulement pas. C'est ce

lui qui est venu s'as-

seoir à côté de nous

avec sa femme, née He-

loïe Chantepie... As-

tu vu comme elle était

toc ? Moi, j'ai voulu

faire enrager M. Beau-

lapin. Il m'adorait, j'a-

rait-il ; moi je n'ai ja-

mais pu le souffrir ; il

m'agaçait, c'est pour-

quoi j'ai dit à maman

que je n'en voulais pas,

ni pour or ni pour ar-

gent. Mais crois-tu

qu'il a du en avoir une

colère, ce soir, quand

il a vu que j'avais l'air

de l'adorer ; ça devait

lui faire froid dans le

dos ; mais, tu sais, Paul,

faut pas croire un mot

de tout ça, hein ? (Tête

de Paul.)

PARISIEN.

Plus on remet une chose à faire, plus elle semble pénible. — MOY.



Le petit Marcel. — Oui, ma tante, je sais que je dois encore manger beaucoup si je veux devenir grand ; mais je suppose qu'il y a longtemps, vous, que vous vous êtes arrêtée de manger ?

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le BAUME RHUMAL